Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 14 (1926)

Heft: 249

Artikel: De-ci, de-là...

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258945

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

techniques, par la précipitation et l'agitation qui y règnent, est mieux à même de contenter sa patronne. Il est juste d'ajouter qu'une fois l'ouvrière bien à son travail, ces différences s'atténuent et s'égalisent complètement, et qu'en dernier ressort la meilleure ouvrière sera celle qui aura le plus de capacités accompagnées de bonne volonté, de zèle et de persévérance.

Le *Frauengewerbeverband* qui, bien qu'encore une jeune Société, a déjà de nombreuses sections, surtout en Suisse allemande, attache une importance très grande à cette question de la formation professionnelle des tailleuses, et s'efforce avant tout d'obtenir, là où elle manque encore, les dispositions nécessaires relatives au programme d'apprentissage, aux examens, etc., pour autant que les législations cantonales s'y prêtent, et en attendant que la loi fédérale sur la formation professionnelle, depuis si longtemps en préparation, amène un peu d'unité en cette matière. Le *Frauengewerbeverband* s'est spécialement occupé ces derniers temps de la question d'un examen pour les patronnes elles-mêmes, avec l'idée que, seules, les patronnes qui auraient satisfait aux conditions de cet examen, seraient autorisées à former des apprenties.

(Communiqué par l'Office suisse des Professions féminines.)

De-ci, De-là...

La grande lessive en Amérique.

Nous empruntons à notre confrère *la Solidarité* les renseignements suivants, qui intéresseront toutes nos lectrices maîtresses de maison:

« La grande lessive est pour nos ménagères une charge énorme, car ce travail est exécuté par elles à peu près comme il y a mille ou deux mille ans. Il se peut que la qualité du savon soit devenue meilleure, que l'ancien fourneau ait été remplacé par un appareil plus ou moins compliqué, mais en général la besogne est restée la même.

A cet égard, les ménagères américaines ont bien plus d'avantages. Les entreprises qui s'occupent de la lessive, dans ce pays, sont de grands établissements munis des installations les plus modernes, qui mettent leur point d'honneur, non seulement à ce que le linge soit lavé proprement, mais aussi soit traité avec le plus grand soin. Un lavoir qui travaillerait avec des acides, comme le chlore, etc., perdrait sa clientèle en peu de temps. Ces établissements n'utilisent que du savon de toute première qualité, et peuvent traiter le linge avec une sollicitude que même la ménagère la plus soigneuse ne peut lui vouer.

Le blanchissage a lieu par famille, séparément, si bien que le danger d'infection n'est pas à craindre et que la possibilité de confusions est entièrement exclue. Le linge est d'abord mis dans un bain d'eau de savon et rincé selon les prescriptions scientifiques jusqu'à ce que les moindres traces de saleté aient disparu. Inutile de tordre ou de battre les diverses pièces lessivées, ce qui est d'ailleurs l'une des principales causes d'usure. C'est l'appareil centrifuge qui entre ici en action. Le linge tourne à une vitesse énorme dans un tambour, et comme il reste toujours à la même place, il ne peut se déchirer. Puis il est placé sur des tringles, qui traversent lentement une salle ayant une température de serre, et se sèche en quelques minutes. Les entreprises de blanchissage ayant des frais d'installation considérables, il leur faut accélérer le travail pour que les grandes quantités de linge puissent être rapidement livrées.

Le repassage est également mécanique. Les chemises, par exemple, sont simplement pressées sur un mannequin en fer, chauffé à une température appropriée; en une seconde, une chemise est repassée. Les cols, mouchoirs, draps de lit passent entre les rouleaux d'un laminoir. C'est par milliers que les diverses pièces sont repassées en une seule journée. Seules les broderies fines sont encore repassées à la main.

De cette façon, la plus grande lessive peut être lavée, séchée, repassée et livrée aux clients en deux heures. »

Et notre confrère ajoute, non sans un brin de mélancolie:

« Si le système ci-dessus donne satisfaction, ce serait un véritable soulagement pour beaucoup de mères de familles que de pouvoir faire traiter le linge à la façon des Américains...

Il est vrai qu'il faut compter avec les préjugés et que les initiateurs d'une pareille surprise seraient en butte à de grandes difficultés. Ils auraient de plus encore à convaincre nos femmes qu'elles auraient ainsi moins de peine dans leur tâche. Elles ne le croiraient jamais! »

Une croisade des femmes françaises.

Nos lecteurs ont entendu parler de la croisade entreprise cet été, le long des plages françaises, par quelque féministes intrépides, qui ont adopté le moyen, depuis longtemps usité en Angleterre, de la propagande ambulante. Nous empruntons les détails amusants qui suivent à un journal français:

« Ces onze pionnières comptent visiter avec leur auto la France entière et atteindre ainsi les villages les plus éloignés des centres. Chacune des propagandistes porte un chapeau sur lequel est inscrit en lettres d'or: « La femme veut le droit de vote. » Une fois arrivées sur la place de la localité, elles renoncent à tout discours, preuve que la femme n'est pas aussi bavarde qu'on le prétend; par contre, elles couvrent les murailles d'affiches suggesives illustrées, qui, mieux que des paroles, indiquent ce qu'elles veulent. C'est ainsi que le placard contre le Code Napoléon représente un grenadier amaigri, se traînant à l'aide de béquilles, avec l'inscription lapidaire: « Napoléon, qui a massacré les Français sur les champs de bataille, a également opprimé les femmes; c'est lui qui

---

fut, sans doute, de dissimuler et d'emporter de Tientsin à Pékin un lot de bombes destinées à la suppression radicale des chefs mandchous. Telles sont les exagérations auxquelles sont exposées des jeunes filles dans l'agitation, l'hystérie inséparables d'une révolution.

Soumay n'a plus 16 ans. Sa trentaine allègrement portée, cheveux courts, hauts talons, mise élégante, très répandue dans les cercles politiques, artistiques et littéraires en Chine et à l'étranger, elle mène une vie très intéressante. Ecrivain, elle a publié des *Souvenirs d'enfance et de révolution*, des études sur la *Famille chinoise modèle* et sur la législature chinoise comparée à celle des autres contrées du globe. Juriste, elle a été chargée par le ministre de la justice de diverses missions et enquêtes à l'étranger. Femme, rien de ce qui est féminin ne lui est étranger, et pour aider ses sœurs chinoises à conquérir *réellement* ce que leur a octroyé *sur papier* le gouvernement républicain, c'est-à-dire l'égalité avec l'homme, Soumay Tcheng ne ménage ni son temps ni sa peine.

(D'après *Equal Rights*.)

III. Une artiste américaine.

La pointe d'acier ou le crayon en main, c'est Peggy Bacon. Officiellement, c'est Mrs. Alexander Brook, épouse d'un artiste, mère de deux enfants et maîtresse de maison. L'une et l'autre sont, paraît-il, des plus charmantes qui soient.

En Amérique comme en Europe, un ménage d'artistes ne se tient debout, financièrement parlant, qu'au prix d'un savoir-faire, d'une modération dans les désirs, d'une philosophie plus ou moins souriante et d'un sérieux effort chaque jour renouvelé. Heureusement pour elle et pour les siens, Peggy est énergique, active et résolue. Et elle s'entend à employer utilement chaque minute : le matin, soins du ménage et des enfants. Petite robe de mousseline à fleurs taillée et cousue pour Belinda (6 ans). Des aiguilles qui cliquettent et s'affairent pour mener à bien le petit pantalon de Sandy (3 ans). Jamais elle n'oublie de préparer pour ces deux personnages deux mets spéciaux: purée d'épinards et jus d'orange.

Après-midi, la fidèle négresse, le noir bras droit de Peggy, emmène les petits à la promenade. Alors l'artiste entre en scène. Elle s'est vouée au dessin, au crayon et à la pointe-sèche, et a rencontré le succès. Son travail est lent, minutieux, sa composition parfaite, sa ligne flexible et sûre, son talent de caricaturiste positivement merveilleux. Elle expose. On achète et on s'écrie: C'est du Daumier ! Les pires absurdités caricatures deviennent par son génie des créations d'une humanité indiscutable : chacun y reconnaît quelqu'un et rit à gorge déployée, sans toutefois aller jusqu'à s'y reconnaître soi-même. Peggy s'est quelque peu spécialisée dans l'étude de la femme maigre. Vous voyez ça ? Des os qui sortent de partout et trouent la peau, des gestes étriqués, des cous décharnés, des muscles en corde tressaillante, des trous où devraient exister des bosses, des yeux et des bouches tirés et comme affamés. Tous les détails sont tracés avec fidélité; l'artiste travaillera un mois ou même plus à un seul dessin, et sa production est beaucoup plus remarquable par sa qualité que par sa quantité.

Peggy Bacon, célèbre aujourd'hui par ses dessins « qui enlèvent

a créé le Code restreignant leurs droits. Françaises, unissez-vous pour obtenir la revision de ce Code! » Ces affiches restent longtemps collées aux murs, rappelant aux habitantes que, bien loin d'eux, à Paris, des femmes se sont mis en tête de lutter contre toutes les injustices dont elles souffrent. Cela donne à réfléchir aux femmes de la province; elles en parlent le soir avec leur mari. Il est certain que, pendant des semaines, la grande voiture et les onze dames avec leurs chapeaux dorés sont le sujet des conversations dans les villes et les villages, et c'est là ce que ces courageuses citoyennes désirent. Espérons que cette croisade d'un nouveau genre ne restera pas vaine.

Une femme fonctionnaire au Vatican.

La signora Ocipioni, qui vient d'être nommée bibliothécaire au Vatican, est sans doute la première femme fonctionnaire dans le palais sacré. Elle possède des connaissances spéciales dans le domaine des incunables et des éditions rares dont le pape est grand amateur. *(Semaine religieuse.)*

Un peu d'histoire de l'éducation féminine

L'enseignement élémentaire des écoles des filles remonte-t-il avant la Réformation? Que furent en somme les écoles féminines antérieures au XXe siècle? Questions difficiles à résoudre. Nos grand-mères et arrière-grand-mères reçurent presque toutes leur instruction supérieure dans quelque pensionnat de renom, dans une cure protestante réputée, ou chez une institutrice qui débuta à l'étranger, en France, en Hollande ou en Russie, et tint ensuite trente ou quarante ans le record de ce que l'on dénommait en pays calviniste « une bonne éducation »: on entendait par là, la langue maternelle, l'arithmétique, un peu de latin, d'histoire et de géographie, une ou deux langues modernes, la musique, le dessin, parfois la danse...

En attendant une histoire de l'éducation féminine en Suisse, posons quelques jalons, qui susciteront sans doute quelques précisions et compléments de la part de nos lecteurs mieux informés.

On ne peut parler d'éducation féminine dans le passé, sans citer Mme de Rémusat et Mme de Genlis réclamant en France pour la femme « le droit à l'instruction, à la liberté, à la vie personnelle », il y a un siècle environ; la première souhaitait que la jeune fille fût éduquée pour être égale à l'homme; « son associée »; la seconde revendiquait une instruction solide pour les femmes. Mais la France ne vit sortir de tout cela que l'Institut du Sacré-Cœur, fondé par la vertueuse Sophie Barat. Un grand élan en faveur de l'instruction anima la Suisse entière: la moisson semée par Pestalozzi et le Père Girard commençait à lever et quelques voix s'élevèrent pour la cause nouvelle de l'instruction féminine. Déjà en 1774, Léonard Usteri avait créé l'Ecole supérieure des jeunes filles de Zurich, il suscita des imitateurs bientôt, à Bâle et ailleurs. L'élan pédagogique qui fit naître de nombreuses écoles normales et séminaires visa aussi la formation d'institutrices: l'école de Lausanne, entre autres, fondée en 1837 (quatre ans après l'Ecole normale des jeunes gens), et où professa Mlle Cornélie Chavannes.

Au risque de répéter une vérité familière à beaucoup de Suisses, rappelons le rôle qu'Alexandre Vinet, notre grand philosophe, théologien protestant, et critique littéraire de la Suisse, assuma dans cette croisade, d'après le volume publié en 1925, par la Société pour la publication des œuvres d'A. Vinet, intitulé: *Famille, éducation, instruction.*

Déjà à Bâle, où le jeune moraliste enseignait au Gymnase, à l'Université et à l'Ecole des jeunes filles, Vinet ne cessa, dès 1821, de revendiquer « une éducation publique pour les femmes comme pour les hommes », et cela dans ses rapports scolaires de Bâle et dans la presse de Suisse et de France; certains articles de 1824 au *Nouvelliste vaudois* sont, entre autres, très éloquents. A ses yeux, les pensionnats étaient insuffisants, ne donnant qu'une éducation « d'arts d'agrément », faite au détriment du caractère et de la morale. Si les jeunes filles de Bâle lui paraissaient dépourvues d'esprit scientifique et d'assiduité, il en dénonçait vite la cause, l'instruction féminine n'étant qu'un pur dilettantisme, au lieu d'être étayée sur des études solides: « Il ne faut pas que l'instruction féminine ne soit *qu'un vernis* et celle des jeunes gens, *une force:* un esprit de femme n'est pas plus voué qu'un esprit d'homme à la légèreté et à la superfluité ».

La haute personnalité de Mme Vinet et celle de Mlle Elise Vinet, institutrice, la sœur du philosophe, ont sans doute contribué à la formation de l'idéal de Vinet en matière de péda-

---

leur masque à ses modèles », comme l'écrivait un critique, s'amuse à écrire des livres et à les illustrer en collaboration avec son mari. A en juger par les titres, ils ne doivent pas manquer d'imprévu. Exemple: « *Le véritable Philosophe et autres queues de chat* ».

(D'après *Equal Rights.*)

IV. Une femme maire.

La ville de Seattle aux Etats-Unis, ville industrielle, commerciale, avec une grande Université fréquentée par plusieurs milliers d'étudiants et d'étudiantes, compte environ quatre cent mille habitants. C'est un port de mer où débarquent assez régulièrement des vaisseaux dissimulant des liqueurs, des vins, des stupéfiants et d'autres marchandises prohibées. Certains quartiers abritent une population flottante et turbulente d'étrangers de moralité douteuse, de marins en bordée, de débitants clandestins de toutes sortes de choses défendues. Bref, Seattle, surnommée la reine de l'Ouest, est à l'habitude plus pittoresque que vertueuse.

Cette grande cité est gouvernée par une femme, Mrs. Bertha Landes: cinquante-huit ans, souriante et calme, très digne et très énergique, de haute taille, le visage largement mais agréablement dessiné, toujours élégamment habillée. Elle montra ce dont elle était capable, d'abord au sein d'une Commission d'assistance aux chômeurs; puis fut élue membre du Conseil municipal où elle siégea trois ans. Réélue, elle devint présidente du Conseil. Le maire d'alors — il y a deux ans de cela — était un homme que les abus n'empêchaient pas de dormir. Il dut assister à la Convention démocratique de New-York, et passa le pouvoir à Mrs. Landes. A peine le maire avait-il pris le train que sa remplaçante fit appeler le chef de la police et lui enjoignit de faire respecter les lois existantes réprimant la débauche et la contrebande de l'alcool. « Impossible, rétorqua le chef de la police, il y a au moins cent agents de police parmi les délinquants. » — « Expulsez-les de suite », commanda Mrs. Landes. Refus du chef de police. Il est congédié, Bertha Landes prend les choses en main, refoule l'alcool, traque les débitants et ferme leurs débits.

Rappelé par des télégrammes plus ou moins éplorés, le maire absent revient en toute hâte. Mrs. Landes doit céder la place au chef de police réintégré dans ses fonctions, et Seattle retombe dans ses anciennes habitudes. Mais si l'énergique intervention de Bertha Landes lui avait acquis beaucoup d'ennemis, si les fraudeurs l'avaient surnommée « la grosse Bertha », — non pas à cause de son physique, mais en souvenir des dévastations opérées à Paris par la véritable « grosse Bertha », — elle avait su gagner l'estime et l'admiration d'un grand nombre de ses compatriotes. Elle fut proposée comme maire de la grande cité et battit son adversaire à une majorite de plus de six mille voix. C'est elle qui, actuellement, administre Seattle, qui nomme le chef de la police et qui veille à faire respecter les lois.

Et ses devoirs de famille? « Quand mes deux enfants étaient petits, raconte Mrs. Landes, ils occupaient toute ma journée, ou peu s'en fallait. Mais maintenant, tous deux sont mariés. Les chaussettes de mon mari sont soigneusement raccommodées. C'est là une activité importante, mais qui ne peut exiger tout l'effort dont est capable une femme active. Si les maris étaient des mille-pattes, cette besogne serait naturellement plus absorbante ». Le mari de Mrs. Landes, disons-le en passant, est doyen de l'Université et ne court aucun risque, grâce à son mérite personnel, d'être envisagé comme un satellite du maire de Seattle.

V. Delachaux.

(D'après *The Woman Citizen.*)